

[Texte]

Mr. Wilson (Maple Creek—Swift Current—Assiniboia): It seems to me as an overview that what we have here is a situation where common sense is often impaled on the stake of democracy, if I can put it that way.

All of us are drawn into this, I think elected people especially, where you come in from the world out there and immediately become part of the hypocrisy of the system in the sense that we all understand that some things should be done, but that they ought to be done in all of the other areas and not the one in which our constituents have a special interest.

What I wonder about—and I guess I am going to be guilty now of wondering out loud, which is always dangerous—is whether anyone in the bureaucracy ever says: why are we doing this particular program? It does not really make a whole lot of sense. There are a thousand different ways that this money could be spent—borrowed money, by the way, not money that is being taxed from people. A lot of it is simply borrowed money. Why not get rid of this program?

Is there ever the rare occasion when there is that sort of impetus from within the bureaucracy coming up and asking why on earth is this being done? Or is this the heresy that is extinguished down below somewhere and never bubbles up through the organization?

• 1000

Mr. Edwards: It certainly happens, Mr. Chairman. But the record of governments—and I use the term in the plural—in wiping out programs has not been very dramatic. Part of the reason for that is that however one individual may perceive a program, there always seems to be a vocal constituency for that program. To take an extreme example, you have the Halifax Disaster Relief Commission, which I believe was abolished in 1972 or 1973, though the explosion was in 1917. I am not certain, but I suspect there is still a custodian of enemy property operating somewhere in the Public Service, in relation to the Second World War. There certainly was one a few years ago.

Fortunately those are relatively small, and I put them forward more in humour than anything else. But I recall some years ago there were proposals perhaps to streamline Veterans Affairs, with the declining population it services in certain of its programs, and immediately there was a very, very vocal response to that. I am afraid the experience with some of the announcements Mr. Wilson has made in budgets shows the kind of reaction one gets.

Whether rightly or wrongly in any particular incidents, I think the generality is true that it is very difficult to wipe out a program unless you are substituting another

[Traduction]

M. Wilson (Maple Creek—Swift Current—Assiniboia): Il me semble que nous faisons face à une situation où le bon sens est souvent sacrifié au nom de la démocratie, si je peux m'exprimer ainsi.

Nous sommes tous impliqués, les représentants élus en particulier, en ce sens que, dès notre arrivé, nous contribuons à l'hypocrisie du système, dans la mesure où nous convenons tous que certaines mesures devraient être prises, mais qu'elles devraient être prises dans tous les autres domaines, sauf celui qui intéresse nos électeurs.

La question que je me pose—et j'admets que je suis coupable de la poser tout haut, ce qui est toujours dangereux—est de savoir si on a jamais vu un membre de la bureaucratie se demander: pourquoi appliquons-nous ce programme? C'est un programme qui ne tient pas debout. Il y aurait mille autres façons de dépenser cet argent—argent emprunté, d'ailleurs, et non versé par les contribuables. Souvent, c'est simplement de l'argent emprunté. Pourquoi ne pas se débarrasser de ce programme?

A-t-on jamais vu ce rare phénomène d'un bureaucrate qui prend l'initiative de demander aux instances supérieures pourquoi un programme donné est établi? Ou bien, ce genre de propos hérétiques sont-ils vite écrasés avant qu'ils ne puissent atteindre les échelons supérieurs de la hiérarchie?

M. Edwards: Cela arrive, monsieur le président. Mais si l'on regarde ce qu'ont fait les gouvernements—j'utilise le pluriel—on constate qu'ils ne se sont pas illustrés dans la suppression de programmes en vigueur. Une des raisons étant que, quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur tel ou tel programme, il y aura toujours des gens pour en défendre le maintien. Prenons un exemple assez extrême: la Commission d'indemnisation qui avait été créée après la catastrophe d'Halifax a été je crois supprimée en 1972 ou 1973, alors que l'explosion avait eu lieu en 1917. Je n'en suis pas certain, mais je soupçonnerais volontiers qu'il y a encore, à la Fonction publique, et alors que la Deuxième Guerre mondiale est terminée depuis longtemps, un curateur des biens de l'ennemi. Dans tous les cas il existait encore il y a quelques années.

Heureusement, ce sont des exceptions et c'est bien pour cela que je m'amuse à les citer. Mais lorsqu'il y a quelques années on s'est inquiété d'éventuellement rationaliser le ministère des Anciens Combattants, du fait que certains de ses programmes ne s'adressaient plus qu'à une clientèle en voie de disparition, cela a immédiatement provoqué un véritable tollé. Il suffit, pour comparaison, de se rappeler les réactions que provoquent à chaque fois les budgets de M. Wilson.

À tort ou à raison, il est effectivement de façon générale très difficile d'enterrer un programme, à moins que vous ne le remplaciez par un programme destiné à la